

Séance du 27 Mars 2017

Jeanne Galzy, ou comment la région devient roman**Michèle Verdelhan**

Université Paul Valéry, Montpellier

MOTS-CLÉS

Jeanne Galzy, région, énonciation, roman

RÉSUMÉ

15 des 22 romans de Jeanne Galzy (1883-1977) ont pour cadre la région Languedoc-Roussillon. Après en avoir présenté les lieux concernés, on montre comment à partir de sa documentation la romancière opère transpositions et transformations pour créer le roman. Territoire, personnages, passions forment un continuum romanesque.

Quand au tournant des années 2000 Michèle Weil alors présidente de l'université Paul Valéry, décida de faire nommer le bâtiment G bâtiment Jeanne Galzy, peu nombreux sans doute dans l'université étaient ceux qui avaient lu ses ouvrages. Pourtant cette romancière montpelliéraine, trop oubliée aujourd'hui du grand public malgré la richesse de son œuvre, a été accueillie à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier en 1970, sur le fauteuil XXII de la section des Lettres. Le professeur Jacques Proust en a fait un superbe éloge en 1979.

L'excellente biographie écrite par Raymond Huard en 2009 [1] rappelle que Jeanne Galzy (1883-1977) a beaucoup écrit, sur une longue durée : vingt-deux romans, sept biographies, de nombreux poèmes et des pièces de théâtre¹. Dans cette œuvre vaste et riche, ce sont toutefois les romans qui lui ont valu l'essentiel de sa notoriété, et pour lesquels elle a reçu plusieurs prix importants : le prix Femina en 1923 pour *Les allongés* contre J. Kessel et H. de Montherlant, deux fois le Prix Montyon de l'Académie française, le prix Brentano's.

Une bonne partie de son œuvre romanesque a pour cadre le midi, d'où elle était originaire et où elle a longtemps vécu. Sur 22 romans 15 situent l'action dans l'ancienne région Languedoc-Roussillon. On y adjoindra le roman *Le parfum de l'oeillet*, dont l'action se place en Avignon.

Se demander comment la région devient roman revient à interroger la place de la région dans la construction romanesque. Un voyage régional permettra de présenter



Jeanne Galzy

¹ On trouvera en annexe quelques éléments biographiques et la liste des romans de Jeanne Galzy

les lieux qui ont suffisamment marqué Jeanne Galzy pour qu'elle en fasse le cadre de ses romans. Mais il faudra ensuite savoir ce qu'elle montre de ces lieux, comment elle traite la documentation, comment sa personnalité intervient dans la description de ce sud, quel rôle elle lui affecte dans la construction du roman, parce qu'elle est romancière avant tout, et avec quel talent !

1. Les romans et le choix des lieux

Les lieux cadres des romans de Jeanne Galzy en Languedoc-Roussillon se répartissent en plusieurs grands ensembles : Montpellier et ses environs, la montagne et la Camargue.

1.1. Montpellier

La ville de Montpellier est présente dans onze romans, soit seule comme dans *La Grand'Rue* (1925) ou *La femme chez les garçons* (1919), soit associée à d'autres lieux, en région ou ailleurs. Cette très forte présence dans l'œuvre a pu faire dire à Marguerite Yourcenar qu'elle comprenait « bien mieux Montpellier » après avoir lu Jeanne Galzy.

Nombreux sont les lieux de Montpellier évoqués dans les romans : la Grand'Rue (ses commerces, la maison natale), le Peyrou, la cathédrale, le jardin des Plantes, la place de la Comédie, l'Esplanade, tout simplement aussi les rues de la ville. On notera aussi une formidable description de l'apparition de Montpellier en venant de Palavas, dans *l'Ensevelie* (p. 91-93), émergence graduelle impressionnante qui fait songer à celle des clochers de Martinville évoqués par Marcel Proust.

La femme chez les garçons narre l'expérience de Jeanne Galzy comme professeur au lycée de garçons pendant deux ans, d'octobre 1915 à novembre 1917. Les femmes n'enseignaient normalement pas dans les lycées masculins. Mais, parce que c'était la guerre, de nombreux professeurs hommes avaient été envoyés au front.

Le lycée de garçons a connu deux localisations successives pendant la guerre de 1914-18 : transféré dans un premier temps là où se trouvait l'université où J. Galzy avait fait ses études (actuel rectorat), il a repris sa place fin 1916 au boulevard Sarrail.

Rue de l'université, le professeur apprécie la cour ombragée par un grand tilleul, le charme du bâtiment ancien, la vue sur les toits, et aussi celle sur le couvent voisin des Visitandines. Il lui arrive parfois de se rendre dans la chapelle adjacente : elle y goûte le calme du recueillement en contraste avec l'agitation du lycée, et y ressent une étrange communion avec les sœurs cloîtrées, qu'elle devine derrière une grille qui laisse percevoir « le souffle même du couvent clos de murs et sans infini » (*La femme chez les garçons* p. 81).

Sur le lycée de garçons revenu à sa place initiale, Jeanne Galzy porte une appréciation plutôt morose : un vieux bâtiment austère et sombre, lugubre même, qu'elle ressent comme une prison (et ses élèves aussi).

1.2. Les environs de Montpellier

Certains romans, bien que situés dans les environs de Montpellier, ne contiennent que peu d'éléments descriptifs : *Celle qui vint d'ailleurs* (1958), roman étrange sur le thème de la réincarnation, est situé en ville et dans une propriété voisine, la nouvelle *L'étrangère* (1950) évoque un village de garrigue. Plus explicite, *Le village rêve* (1935), raconte vingt-quatre heures de la vie d'un village, à la limite de l'Hérault et du Gard, à travers le prisme des moments de vie successifs de quelques personnages.

Unité de lieu, de temps, et quasiment absence d'action, entre un décès d'une vieille femme au début et une naissance à la fin !

Deux lieux des environs de Montpellier sont décrits avec force.

Palavas et Maguelone portent le premier roman, paru en 1912, *L'ensevelie*. La vision assez sombre de la cathédrale semble influencée par le romantisme allemand, Dante Rossetti et la culture antique. La cathédrale est présentée comme encore très dégradée, dans la tradition des ruines d'Hubert Robert, bien que restaurée « par un vieux méridional » (p. 56)² [2].

Deux éléments principaux dominent l'évocation : la terrasse, sur le toit, d'où l'on peut observer un magnifique panorama à 360 ° et les tombeaux, dans la cathédrale et autour, dont l'évocation insistante crée une atmosphère souvent funèbre. C'est « l'île des tombeaux », selon la citation de Nietzsche placée en exergue.

« Nous traversâmes le jardin abandonné qui entoure la cathédrale. Les lauriers fleurissaient au pied des murs en ruines et, entre deux contreforts disjoints, un agave centenaire dressait sa fleur monstrueuse jusqu'à l'ogive brisée. Les sarcophages rangés le long de l'avenue ouvraient, comme des bouches d'ombre, les blessures de leurs couvercles » (p. 165).

À l'ouest de Montpellier s'élève le château d'Agnac, au milieu de propriétés viticoles proches de Fabrègues. Le roman *Les démons de la solitude* (1931) suit la lente maturation de la fille du propriétaire qui après son bac reste enfermée chez elle, pendant près de deux ans, ne veut pas reprendre l'exploitation, ni aller à l'université, ni se marier, et choisira finalement de partir à Paris pour une carrière artistique.

Un ancien seigneur d'Agnac au XVII^e siècle fut un certain Jacques de Bossuges, protestant ayant abjuré, selon A. Leenhardt [3]. Jeanne Galzy née au 27 Grand'Rue à l'hôtel de Bossuges, le savait-elle ? Est-ce pour cela qu'elle avait choisi Agnac plutôt qu'une autre propriété ?

1.3. La montagne

Aux bornes de la région se dressent trois montagnes : le mont Lozère, l'Aigoual, le Canigou. Chacune fournira le cadre de romans ou de nouvelles.

Le mont Aigoual, où les Montpelliérains viennent s'aérer pendant la guerre 1939-1944, symbolise avant tout le bastion de la résistance, le maquis, que ce soit dans *Angelina*, nouvelle (1950), ou dans *La jeunesse déchirée* (1952).

Le Canigou forme la toile de fond dans *La cage de fer* (1946), montagne rude, pierreuse, où le travail est épuisant, les terres difficiles à défricher. A son pied vit une famille de propriétaires riche et âpre au gain, peut-être à Prats-de-Mollo : remparts, église, place triangulaire, tout le donne à penser.

Le mont Lozère borne l'horizon dans *Pays perdu* (1943), un des romans les plus forts de Jeanne Galzy, roman à mi-chemin de *La terre* de Zola (1887) et de *L'Épervier de Maheux* de Jean Carrière (1972). Les grands espaces, le vaste horizon,

² Selon G. Cholvy, la restauration a débuté en 1852, grâce à la famille Fabrège, qui tient un magasin de meubles Grand-Rue au n° 33. Une Valentine Fabrège est décédée en 1893 à 23 ans, après trois ans de longue maladie. Il se peut que ce décès ait frappé l'esprit de Jeanne Baraduc, qui avait alors dix ans et qu'elle s'en soit souvenue pour la jeune Rosalie Arnaud dans *La Grand'Rue*.

les forêts et les alpages contrastent avec la ferme fortifiée à flanc de montagne, où se nouent et s'affrontent des passions :

« Elle savait que si haut, adossée à la montagne, la maison n'atteignait pas encore le faite. On croit toujours qu'on va toucher le plein ciel et à mesure qu'on monte d'autres cimes naissent. (...) La montagne se soulevait encore et partout, avec ses plis en hautes vallées désertes, ses ressauts couverts de forêts, ses plates-formes coupées de champs lépreux, jusqu'au faite râpé de vent où rien ne poussait que des pierres. » (p.20)

1.4. La Camargue

Contrastant avec le relief des cimes, la Camargue, dans ses vastes étendues plates, semble avoir fasciné Jeanne Galzy, qui y a situé la nouvelle *Marécages* (1950), histoire d'un résistant caché dans un marais, et surtout la tétralogie *La surprise de vivre*, quatre romans parus de 1969 à 1976. C'est la saga d'une famille de banquiers protestants de Montpellier, les Deshandrès, alliée à une famille Bastide (pasteur), et à Parazol, riche propriétaire de terres en Camargue et d'une écurie de renom. L'auteur évoquera fréquemment le marais avec ses pièges, les grandes étendues, le vent, l'étrange mélange de la terre et de l'eau, les taureaux et surtout les chevaux... Dans la série, plusieurs lieux s'entremêlent : Montpellier, la propriété appelée Fontfrège aux abords de Montpellier, la Camargue, le château dit de Montjapon près d'Arles.

1.5. Avignon

Il est temps d'expliquer la présence d'**Avignon** dans cette revue des romans languedociens. Avignon est le cadre du roman *Le parfum de l'œillet* (1956), le seul roman policier dans l'œuvre de Jeanne Galzy. L'archiviste départemental en chef du Vaucluse est trouvé mort dans son lit, dans une pièce fermée de toutes parts de l'intérieur : mystère. Suicide ? Assassinat ? Cela rappelle à première vue un roman policier célèbre, *Le mystère de la chambre jaune*, de G. Leroux (1907). Mais la source est plus complexe.

L'archiviste du roman se nomme M. de la Pigotière, l'histoire se passe au XIX^e siècle, vers 1870-1880. Or l'archiviste en chef départemental de l'Hérault à la même époque se nommait Louis Lacour de la Pijardière (1832-1892), en poste à Montpellier de 1872 à 1892. Sa fiche de renseignements en préfecture datée de 1875³ note : célibataire, caractère froid et réservé, s'occupant parfois de tout autre chose que de son travail. Or, dans le roman, M. de La Pigotière, célibataire, froid et réservé, pourrait bien avoir été assassiné pour avoir découvert un document politiquement explosif. Mais le plus intrigant ce sont les circonstances de sa mort, telles qu'elles sont rapportées dans *La Croix*, le 10 septembre 1892 :

« Montpellier, 9 septembre. Hier soir, les voisins de l'archiviste départemental, M. de la Pijardière, constataient que sa porte était restée obstinément fermée.

Le commissaire central fut requis, mais, comme à travers les vitraux, on voyait la lumière du gaz, on se retira.

Ce matin, le silence persistant, les portes étaient enfoncées et on trouvait M. de la Pijardière étendu sur son lit, entouré de quatre réchauds remplis de charbons éteints. L'asphyxie remontait à 24 heures. »

³ Source Archives départementales de l'Hérault. 4M274 - Fonds Préfecture. Rapport de police.

C'est exactement de cette façon qu'est présenté le décès mystérieux du personnage du roman. Les ressemblances sont trop fortes pour que ce soit une simple coïncidence. L'archiviste du Vaucluse doit beaucoup à l'archiviste de l'Hérault !

Au terme de cette promenade, une remarque s'impose. Même s'il existe des dominantes, notamment Montpellier et l'Hérault, c'est bien la diversité régionale qui apparaît, montagne, étangs, garrigue, ville. Le choix des lieux (qui dit choix dit déjà subjectivité) fait intervenir plusieurs facteurs : les souvenirs personnels, la sensibilité à la force du lieu, son pouvoir évocateur, la documentation historique, et le déclic lié à un fait divers surprenant, éléments qui créent la possibilité pour le lieu de devenir socle du roman. D'où la deuxième marche de cette réflexion : au-delà des lieux, quelle chair, quelle épaisseur Jeanne Galzy donne-t-elle à la région ?

2. Anthropologie régionale et transposition romanesque

La région dans les romans de Jeanne Galzy n'est pas seulement un lieu ou un paysage, elle vit. La culture régionale s'affirme sous différentes formes : géographique, historique, sociologique, et va nourrir la trame romanesque.

2.1. Une documentation précise

Jeanne Galzy menait de façon approfondie un important travail de documentation ; elle se rendait très souvent à la bibliothèque et consultait des archives, comme cela est visible dans l'affaire La Pijardière. Les romans témoignent de cette connaissance, avec parfois une précision étonnante dans les détails. Le roman *Pays perdu*, par exemple, non seulement reprend des noms de lieux au flanc du mont Lozère (L'Oultet, la Loubière, Allenc...), ou décrit les trajets, mais place le lecteur face à des points de vue, des horizons très réalistes.

« Elle regarda vers l'Oultet, sentit un léger souffle humide : c'était de là que venait le vent. Là-bas, près de la cime dénudée du Lozère, sur la crête d'un roc, quelque chose bougeait. » (p. 116)

Mais que seraient les lieux sans la présence humaine ? Jeanne Galzy excelle à l'évocation des multiples aspects des groupes sociaux qu'elle a choisi de faire vivre.

2.1.1. Les gens et les activités

C'est un tableau très riche de la société méridionale qui se déploie dans ces romans. L'animation des rues de Montpellier, la vie des boutiques lui sont familières, puisque son père tenait une mercerie et son grand-père un magasin d'optique dans la Grand'Rue. L'activité d'enseignement très précisément décrite découle aussi de son expérience. Montpellier apparaît également comme le siège d'une activité bancaire forte, du commerce du vin intense autour de la place de la Comédie.

La viticulture occupe une bonne place dans plusieurs romans, par les soins apportés à la vigne ou les problèmes rencontrés pour la commercialisation du vin. La pêche en mer ou en étang, le raccommodage des filets, l'élevage des chevaux et des taureaux sont autant d'occasions de scènes animées, de détails justes. Il en est de même pour les activités rurales en Lozère, la transhumance, la fenaison, où la vérité des gestes est souvent frappante, comme dans l'évocation de l'affûtage de la faux. « Quand il eut, à coups de marteaux, redressé la lame, Hilaire la posa sur la pierre à meuler et la fit siffler en longs sifflements. Des étincelles en jaillissaient. » (*Pays perdu*, p. 83) Ou encore la posture de la servante pendant le repas : « Elle avait pris son repas, droite devant le feu, son assiette à la main, comme le font les femmes » (*Pays perdu* p.32).

Il faudrait parler aussi des pratiques sociales que sont les visites mondaines, ou les enterrements : le contraste est grand entre les obsèques solennelles et pompeuses du fils de famille dans *La surprise de vivre* et l'inhumation sommaire d'Énimie dans *Pays perdu*, en plein hiver, quand le sol gelé permet difficilement de creuser une tombe. On entre parfois dans le détail de pratiques familiales : raccommodage, ménage, tenue pointilleuse de la maison. Et la religion tient sa place, parfois simple décorum social, parfois foi profonde, presque mystique. Le rapport de Jeanne Galzy à la religion, protestante ou catholique, reste d'ailleurs complexe.

2.1.2. *La langue et la région*

Dans cette documentation riche et précise, Jeanne Galzy manifeste curieusement peu de goût pour le régionalisme linguistique, au contraire de G. Baissette, dont l'aisance dans ce domaine est étonnante. Quelques mots seulement sont issus du terroir : roubine ou saladelles pour les marais, le *Se canto* chant emblématique occitan, *tayolle* ou *sardane* en pays catalan, et des curiosités : *cambirer*, action de couper un drap dans sa partie usagée et de recoudre les morceaux, ou *falipot* : « Elle coupait le papier en petites bandes et lentement tournait des falipots. Et il y en avait tout un paquet où l'on puisait quelquefois quand une brindille enflammée ne suffisait pas pour allumer les bougies, afin d'économiser une allumette » (*Pays perdu*, p.56). Cette quasi absence de vocabulaire régional, d'une couleur locale considérée comme un pittoresque facile, donne une place à part à Jeanne Galzy : elle n'a pas besoin d'un attirail linguistique aux accents du terroir pour créer une atmosphère, et si le territoire se dévoile dans l'espace languedocien, il se crée aussi au rythme du temps.

2.2. L'importance du temps

2.2.1. *Le déroulement des saisons*

Le professeur Jacques Proust avait noté dans son éloge [4] la grande importance des saisons dans les textes de Jeanne Galzy : leur rythme est celui des romans, notamment dans les romans ruraux, où l'évolution des températures, de la végétation, accompagne celle des cultures et autres activités. *Pays perdu* est à ce titre une sorte de tragédie classique où l'unité de temps serait l'année. Le roman d'éducation rappelle que la vie du professeur est marquée, elle aussi, par le rythme de l'année scolaire. Mais ce déroulé des saisons imprègne aussi d'autres romans qui n'ont pas pour cadre la campagne.

Une attention particulière est portée à la chaleur d'été, toujours forte, mais tantôt débilatante, tantôt enveloppante et rassurante. Elle peut affecter le narrateur : « Et maintenant ma pensée s'engourdit dans cette chaleur, s'émiette ainsi qu'une écume marine. Qu'a donc ce pays pour dissoudre ainsi la volonté ? » (*L'ensevelie*, p. 20) Elle peut aussi constituer une invite sensuelle : « Clarisse aimait cette ardeur, cette atmosphère brûlante, cette invitation permanente à ne plus faire qu'un avec la terre et le ciel, à rejeter les vêtements inutiles. » (*Les démons de la solitude*, p. 77)

L'important n'est pas tant la chaleur que son ressenti, qui oriente l'action, le comportement du personnage.

2.2.2. *L'histoire*

L'histoire nationale

Ce sont les guerres qui forment la trame historique nationale de certains romans. *La cavalière* comme *La femme chez les garçons* sont rythmés par le déroulement de la première guerre mondiale ; mais la guerre n'est présente qu'à travers ses conséquences en région : le départ des hommes, les deuils, la réquisition des chevaux, les activités infirmières des dames, l'engagement de tout jeunes gens...[5] En

poste au lycée de garçons à Montpellier, c'est la manière dont ses élèves réagissent à la guerre qui intéresse la romancière : déni du drame pour certains, résignation ou engagement patriotique pour d'autres.

Pendant la deuxième guerre mondiale Jeanne Galzy a peu écrit. Par contre plusieurs œuvres reviendront sur cette période, au début des années 1950 : d'abord des nouvelles (*Angelina*, *Marécages*, 1950) évoquant les maquis, puis un ouvrage important, *La jeunesse déchirée* (1952) qui suit sans manichéisme l'évolution de la jeunesse française de 1939 à 1945, la montée insidieuse des idées favorables au nazisme, ou au contraire l'émergence progressive et souvent heurtée du besoin de résistance. Jeanne Galzy n'est cependant pas un écrivain de guerre, elle peint les retombées du conflit sur les esprits et les comportements. Toujours l'humain.

L'histoire régionale

Les liens entre les romans de Jeanne Galzy et l'histoire régionale ont été largement expliqués par Jacques Angleviel en 1982 [6], et sont particulièrement apparents dans la tétralogie *La surprise de vivre*. C'est toute la société montpelliéraine de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e qui apparaît [7]. Les grandes familles, possédant à la fois banques et propriétés viticoles, figurent sous des noms à peine modifiés : la famille Deshandrès, héroïne de la saga, fait penser à Deandreis, banquier également ; à la famille Parlier correspond une famille Parviel dans le roman. Les faillites de banques, la mévente du vin et les manifestations vigneronnes de 1907 [8] influent sur le devenir de la famille, et l'introduction en Camargue de la culture de la vigne et du riz, ainsi que le tourisme, sont vus comme des menaces pour cette terre d'élevage.

Cet arrière-plan historique fournit le prétexte à la transposition romanesque dont voici deux exemples.

2.3. De l'histoire au roman

2.3.1. La plus belle dame

L'historien L.-J. Thomas [9] rapporte en 1935 l'anecdote suivante, à propos du voyage à Montpellier de Louis-Napoléon en 1852 et d'un bal donné alors à la Préfecture.

« Madame Gaston Bazille est la seule des danseuses de ces deux quadrilles dont le mari ou le père n'appartienne pas à l'administration. « A quel titre est-elle là ? » demande S.A.I., Jules Pagézy répond : « Comme la plus belle femme de Montpellier... »

À deux reprises dans la série *La surprise de vivre* on retrouvera cette anecdote, sous deux formes différentes. Dans le tome 1, il s'agit de la femme du fondateur de la banque Deshandrès :

« On se rappelait pourtant, dans la famille, un mot de l'Empereur reçu à la préfecture, et à qui on avait demandé ce qu'il avait trouvé de plus beau dans une ville qui possédait une promenade unique et de splendides vieux hôtels, et qui avait répondu :

– Mme Samuel Deshandrès. » (*La surprise de vivre*, tome 1, p.328)

Dans le tome 4, *Le rossignol aveugle*, il s'agit de Jemina Bastide, avant qu'elle ne devienne la belle-fille de la précédente. « Elle portait toujours ces bandeaux qui avaient fait dire jadis à Napoléon III passant à Montpellier, qu'au bal de la préfecture, la plus belle femme était Mlle Bastide ». (*Le rossignol aveugle*, p. 106)

Peu importe que la chronologie familiale romanesque ne cadre pas dans ce dernier exemple avec le temps historique. La répétition montre l'importance que

l'auteur attachait à cette anecdote, parce qu'elle valorisait une belle femme de Montpellier [10].

2.3.2. *L'Aigoual du maquis*

En 1950 Robert Poujol, ancien résistant du maquis de l'Aigoual [12], écrit à Jeanne Galzy pour accompagner l'envoi de son tapuscrit *Aigoual 44*, récits du maquis, de sa constitution et de ses principaux épisodes, dont certains tragiques. Ce document est le seul rescapé de l'autodafé qu'avait exigé Jeanne Galzy de sa voisine : tous ses papiers devaient être brûlés après son décès. La lettre témoigne de l'intérêt que portaient Robert Poujol et ses anciens camarades à la production littéraire de Jeanne Galzy.

Jeanne Galzy s'inspirera des récits de R. Poujol pour la nouvelle *Angelina* et le roman *La jeunesse déchirée* : pour la vie dans les « réduits » ou refuges clandestins, ou la figure du pasteur protestant formateur de résistants, par exemple. Mais la création romanesque reprend constamment ses droits. L'attaque sanglante du refuge de Aire de Côte par les Allemands est due, selon Robert Poujol, à « un concours de circonstances affreux », sans trop préciser lesquelles. Voilà un espace de liberté et d'invention pour la romancière qui va créer une belle histoire d'amour, de trahison et de mort.

La documentation variée donne de l'épaisseur au pays, une épaisseur humaine. Car c'est toute une société qui vit et fourmille dans les romans de J. Galzy, une société qui travaille, à la banque ou sur les chemins, qui se déplace beaucoup, qui fait face à des problèmes financiers, familiaux, à la maladie, la guerre, la mort.... Mais si les romans de Jeanne Galzy se réduisaient à cette transposition littéraire d'éléments de la réalité régionale, ce serait de faible intérêt. Or la force de Jeanne Galzy, c'est la création romanesque. Nous l'avons déjà vue à l'œuvre dans le choix des lieux, puis dans la transposition historique. C'est un auteur qui est en gestation d'écriture. Et c'est ce rôle de l'auteur que nous allons examiner de plus près sur la troisième marche, celle non plus de la transposition, mais de la transformation du territoire.

3. Le filtre du « je »

3.1. L'auteur dans son œuvre : un statut complexe

La linguistique de l'énonciation a opéré au tournant des années 1970 une modification dans les études de texte, en introduisant la notion d'énonciateur, et l'idée qu'il n'y a pas de coupure entre le texte, le contexte et l'auteur. Si pour E. Benveniste, l'énonciation représente « la mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation », pour D. Maingueneau [13] c'est « le pivot de la relation entre la langue et le monde ». Le terme d'auteur recouvre une notion complexe que D. Maingueneau [14] analyse en trois figures : l'écrivain, l'auteur, le scripteur.

L'écrivain est la personne en chair et en os bien ancrée dans son époque et son milieu. Assurant la fonction ou le métier d'écriture, elle a un statut social. L'auteur est un terme plus large (on peut parler de l'auteur d'une agression), qui implique une responsabilité, ici celle de l'œuvre dont il est le créateur. Il a un point de vue personnel, lié à son vécu, ou son passé familial. Il peut décider de l'assumer en faisant une autobiographie. Parfois l'auteur fait raconter l'histoire par un narrateur, qui se pose en observateur ou même acteur de l'intrigue. D'autres fois encore, et c'est le cas le plus courant, le récit se fait à la troisième personne, sans trace apparente d'un narrateur. Enfin le scripteur est celui qui réalise la tâche d'écriture : on peut être scripteur sans

être auteur ou écrivain, c'est le cas de celui qui écrit des courriers administratifs. C'est bien parce qu'il y a auteur qu'il y a roman et c'est l'auteur qui assume la création.

3.1.1. Jeanne Galzy, écrivain - auteur

L'arrière-plan biographique alimente fortement les romans de Jeanne Galzy, dont le nom de plume dérive de celui de son arrière-grand-mère maternelle Jeanne Galzi. L'enfance dans la Grand'Rue où elle était voisine des familles Bazille et Fabrège la place dans un milieu aisé. Elle fréquente les bonnes familles de la ville. Les moments et lieux de sa vie se retrouvent dans les romans : la faculté de Lettres, l'École Normale Supérieure de Sèvres, le lycée de garçons à Montpellier, le centre de soins à Berck... Sa formation culturelle irrigue l'œuvre : par des références explicites comme dans *L'ensevelie*, à l'Antiquité ou la Renaissance, mais aussi par l'influence de l'art, peinture, sculpture, architecture, musique. Certains détails très personnels émaillent les romans : comme elle, l'héroïne des *Démons de la solitude* aime vivre les volets fermés ; et l'affaire d'un canari échappé de sa cage, qui a mis en émoi le quartier, a peut-être inspiré la trame du roman *Celle qui venait d'ailleurs*.

Un aspect important de sa personnalité est l'homosexualité, présente explicitement dans plusieurs romans, depuis *Jeunes filles en serre chaude* jusqu'à la série *La surprise de vivre* [15]. Il serait très réducteur toutefois d'accoler à Jeanne Galzy l'étiquette d'écrivaine lesbienne. Plus largement les romans dévoilent un intérêt pour les femmes, pour leur démarche de vie. Beaucoup de jeunes femmes de son œuvre hésitent, ont du mal à s'épanouir, cherchent leur voie, s'efforcent de s'émanciper des conventions d'une société rigide. Jeanne Galzy est la romancière de la difficile éclosion des femmes dans leur époque, qu'elles soient lesbiennes ou pas.

3.1.2. Le « je » dans le territoire : la continuité de l'auteur et du texte

Quatre exemples peuvent illustrer les différents modes d'implication de l'auteur lors de l'évocation du lieu.

a) *Le roman à double plan d'énonciation*

Dans *La femme chez les garçons*, écrit entièrement à la personne « je », le récit de l'enseignement au lycée est entrecoupé de pages en italiques, réflexions sur le temps, la vie, la souffrance, manifestement écrites à Berck.

Dans *La Grand'Rue*, un prologue écrit à la personne « je » semble rappeler les souvenirs de Jeanne Baraduc enfant, accréditant l'idée que l'histoire qui va suivre est l'un de ces souvenirs. Le récit à la troisième personne des événements, dont le décès d'une jeune fille, mêle les points de vue de différents personnages, dont l'un est une fillette, Nazou, à peine plus jeune que ne l'était Jeanne lors du décès de Valentine Fabrège.

b) *Le double « je » ou la confusion des genres*

L'ensevelie, premier roman en 1912, met en scène un jeune écrivain revenant à Montpellier. Il fait visiter sa maison natale dans la Grand'Rue à une femme dont il est vaguement amoureux.

« -Voici la maison où je suis né.

Elle n'avait rien de bien particulier, cette maison hors ses fenêtres très hautes, et dans sa cour, où nous entrâmes, un escalier monumental, bordé d'une rampe en fer forgé. Au milieu, une statue soulevait un flambeau. » (*L'ensevelie*, p. 212)

C'est exactement la maison natale de Jeanne Galzy, mais l'auteur se dissimule derrière un narrateur, un homme. Cette confusion des genres se poursuit dans tout le roman, car le narrateur se révèle très proche à la fois de l'auteur et de l'écrivain : il (le

narrateur) comme elle (l'auteur) écrit des poèmes et prépare une tragédie classique intitulée *Cassandre* !

c) *Un regard de femme*

À d'autres moments au contraire apparaît clairement la personnalité féminine, dans la fusion du narrateur avec l'auteur et l'écrivain. Voici comment est décrite l'arrivée dans le lycée de garçons revenu au boulevard Sarrail.

« Quelle étrange bâtisse que ce lycée inconnu !

Deux cours m'accueillent, prises dans des façades sévères, et séparées l'une de l'autre par un rez-de-chaussée aplati en terrasse et qu'ornent des arbustes luisants dans des caisses peintes en vert. Une voûte fait communiquer ces préaux tous deux rectangulaires, plantés de six à huit arbres dans ce sol damé par les piétinements et de chaque côté de la voûte, des enfoncements noirs et symétriques indiquent la permanence des nécessités corporelles dans ce domaine de l'intellectualité.

C'est cette rangée de niches qui m'a frappée tout d'abord. Étrange impudeur et dont nul avant moi ne fut peut-être choqué. » (*La femme chez les garçons*, p.108-109)

Il n'est pas étonnant que la narratrice soit la première personne à être choquée par cette entrée bordée de latrines masculines, puisque Jeanne Galzy a été la première femme à enseigner dans ce lieu ! C'est une femme sensible à la laideur des murs noirâtres, au caractère renfermé, presque sinistre, des petites salles sombres.

d) *Un humour d'agrégée de lettres*

L'écrivain-auteur affleure parfois même dans les romans à la troisième personne, censés mettre à distance le récit et le détacher de son auteur.

Dans *Le village rêve*, le cantonnier Caminal (nom prédestiné ! Lou camin, c'est le chemin en occitan) cherche à laisser le soir ses outils à l'abri dans une propriété voisine.

« Vous pouvez entrer vos outils ici, mon brave homme, condescend la plantureuse madame Arbaud qui sait comment il faut parler au populaire et emploie sans le savoir le langage des châtelaines d'Emile Augier.

(...) Oui, madame, répond Caminal qui mesure l'honneur qui lui est fait et bénit la condescendance des riches ». (*Le village rêve*, p. 92)

Le narrateur-observateur de la vie du village n'a-t-il pas le même degré de culture que Jeanne Galzy ?

C'est donc à travers le filtre d'un « je » complexe que va passer l'évocation de la région. Danièle Sallenave parlant de la tradition du roman européen en voit « l'écriture comme dévoilement du vécu » [15]. Le dévoilement par Jeanne Galzy va donner lieu à une reconstruction.

3.2. La construction romanesque du territoire

3.2.1. La réinvention du lieu par la synthèse

Parmi les familles montpelliéraines dont Jeanne Galzy connaissait l'histoire figure la famille d'Espeyran, propriétaire d'un hôtel particulier à Montpellier, et du château d'Espeyran en Camargue, près de Saint-Gilles. Frédéric Sabatier d'Espeyran (1813-1863) avait dédié ce château au cheval, avec des aménagements spécifiques : piste d'entraînement, bain pour les chevaux. Très au fait des techniques de croisement, il passe pour avoir acquis le pur-sang arabe d'Abd-el-Kader.

Or, toujours dans *La surprise de vivre*, le patriarche Parazol, vieil original, très riche, ayant vécu longtemps à Paris, est retiré dans son château de Montjavan, voué à l'élevage du cheval. Il y maintient une écurie de courses renommée et recherche les plus beaux pur-sang du monde pour faire des croisements élaborés.

Plusieurs éléments rapprochent encore Espeyran et Montjavon. La situation géographique : la proximité d'Arles, le trajet pour aller aux Saintes-Maries. Mais aussi des détails comme la rénovation complète du mobilier due à un antiquaire-décorateur, ou une allée bordée de jarres d'Anduze, allée qui n'existe plus de nos jours mais qui est visible sur une aquarelle de Montfort conservée au château [16].

Mais si beaucoup de similitudes rapprochent les châteaux de Montjavon et d'Espeyran, de fortes différences existent aussi : il est question d'une base médiévale, de poternes, de tourelles d'angle, d'un long bâtiment percé de petites fenêtres, de colline où se placent les maisons du personnel. D'autres châteaux ont sans doute influé sur la description de Montjavon et on peut faire des hypothèses. Le nom et le relief évoquent le château de Javon, en Vaucluse, propriété de la famille de Baroncelli, grands éleveurs de Camargue. L'architecture rappelle à la fois celle de Javon et celle de Teillan, ce dernier étant la propriété d'une autre grande famille montpelliéraine⁴ [17].

Culture historique, travail sur archives, mais aussi connaissance personnelle des familles du centre historique de Montpellier, et part de liberté créatrice donnent ainsi naissance à Montjavon. De plus le vrai personnage important du château n'est pas Parazol mais son arrière-petite fille Amédée, qui y nourrit sa passion du cheval. Montjavon c'est le lieu où Amédée se forme comme formidable Cavalière (c'est le titre du tome 3), « amazone » presque « centauresse », figure de l'Antiquité qui a fasciné Jeanne Galzy.

La synthèse se fait entre le lieu réinventé, la culture classique et l'intérêt pour la jeune femme en devenir avec ses doutes, ses tourments et son homosexualité.

3.2.2. La réinvention du lieu par l'art

La propriété viticole de Fontfrège est l'un des lieux pivots de la saga *La surprise de vivre* : la famille Deshandrès s'y installe d'abord l'été selon le mouvement pendulaire des grandes familles bourgeoises, puis pendant toute l'année, après leur ruine et la vente de l'hôtel particulier du centre ville. Méric et sa terrasse semblent être à l'origine de Fontfrège, de plusieurs façons. Le premier tome s'ouvre sur l'arrivée sur la terrasse d'un jeune couple revenant de voyages de noces, couple dont l'évolution tragique domine le roman. De nombreux rappels de cette scène des jours heureux émailleront les volumes suivants. Le plus jeune fils de la famille, Arnold, fait de ce moment un croquis, puis plus tard, devenu peintre, un tableau qui lui vaudra un grand prix. La relation, avouée par Jeanne Galzy, est étroite avec les tableaux célèbres de F. Bazille, *La terrasse* et *Réunion de famille*. En voici deux exemples.

« - Le jour où Eva est venue, murmura Suzanne, comme elle m'a étonnée! Comme je la trouvais élégante!

- Elle portait une robe mauve, dit Arnold. J'ai gardé la couleur dans l'œil!

- Et on nous avait mis, à Emmanuelle et à moi, nos robes du dimanche à petits pois et grande ceinture bleue.

- Vos jupes gonflaient. C'était de la mousseline. La ceinture n'était pas tout à fait du même bleu que la robe.

- Tu avais fait un dessin.» (*Les sources vives* p. 384-385)

« Pour la dernière fois Eva regardait la terrasse, ces tilleuls où l'été avait roussi les branches, ces balustres au-dessus desquels s'inscrivait le paysage à l'italienne, le rocher supportant son village aux murs craquelés, son enclos d'où émergeaient les figuiers et, là-haut, la petite église. » (*La surprise de vivre*, p. 460)

Le nom de Fontfrège toutefois rappelle plutôt celui de Fontfroide, noté parfois dans les documents d'archives Fontfrède ou Fonfrège [18], propriété de la famille

⁴ V. Pellegrin, 2009, p. 137.

protestante Leenhardt. [19] Et les balustres, notation récurrente dans les quatre volumes, bordent la terrasse de Flaugergues et non de Méric. L'invention de Fontfrège s'élabore à plusieurs niveaux : celui de la connaissance personnelle et familiale, les familles Baraduc et Bazille étant voisines dans la Grand'Rue ; celui de la documentation, par archives sur les belles résidences de Montpellier et environs, ou par visites sur le terrain ; celui de l'art, puisque la description de Fontfrège dans le roman est aussi bien celle du lieu de vie que celle du tableau, sans qu'on sache parfois bien les différencier, tant art et littérature se mêlent.

3.3. La dialectique du regard et du lieu

Tout est affaire de regard finalement, et il est beaucoup question de regard dans les romans, par une sorte de fascination pour la contemplation d'un territoire dont les personnages sont la continuité, de même que l'œuvre s'inscrit dans la continuité de l'écrivain-auteur et de son histoire. Dans presque tous les romans, il existe un moment où l'un des personnages fait une pause pour observer et souvent admirer le panorama : étendues vastes, plates ou montagneuses, cercle de collines qui enferme ou bien séduit par la promesse d'un au-delà meilleur. Mais ce n'est jamais de façon gratuite et décorative, comme vont le montrer trois exemples pris dans le roman *Les démons de la solitude*.

Parfois le paysage peut changer de tonalité selon la personne qui le regarde. Monotone pour Lucien, le père, propriétaire d'Agnac, enfermé dans un amour muet et impossible, il est angoissant pour sa fille Clarisse, qui ne sait encore que faire de sa vie : « Elle regarda encore l'immensité des vignes, avec une soudaine angoisse. Elle était comme emprisonnée d'espace » (p. 114-145).

Parfois encore le lieu change de tonalité selon le moment, l'état psychique. Le Jardin des Plantes à Montpellier trouble la jeune fille, sensible à la vie végétale : « Une vie muette en émanait qui lui devenait sensible », puis redevient simple cadre de promenade : « Alors le jardin reprit à ses yeux des passants. Sa solitude fondit. Elle fut une jeune fille marchant à côté d'une autre jeune fille, parmi les allées rigides... » (p. 167-168).

Parfois enfin c'est le paysage qui modifie le regard et le psychisme : au coucher de soleil sur le vignoble (au lieu-dit Le Lac) « elle se sentait comme cette eau flamboyante, seule au milieu de la campagne sombre, embrasée de son propre incendie » (p. 260). La contemplation conduit à la comparaison voire à l'assimilation.

C'est ainsi que le territoire s'insinue dans le roman bien plus profondément que comme paysage ou cadre et devient à son tour partie prenante de la trame romanesque.

4. Le territoire moteur du roman

4.1. Personnages et territoire : une liaison intime

La manière dont le territoire intervient dans le roman prend des figures multiples.

Il peut être cachette, refuge, par exemple pour le résistant dans les marais de Camargue, les chevaux sauvés de la réquisition en 1914, ou les amours de la riche Eva et de l'ouvrier agricole dans *La cage de fer*. Mais la cachette peut devenir piège : le marais par ses reflets, ses mirages, ses fièvres conduit peu à peu le résistant à une sorte de folie.

De la cachette à la prison, on franchit un degré supplémentaire dans l'enfermement. Et il est fréquent que le territoire, quelle que soit son étendue, emprisonne le personnage (Clarisse n'est-elle pas « prisonnière de l'immensité » ?), paradoxalement immense et clos, verrouillant les désirs et les rêves, surtout ceux des jeunes femmes. Le titre même du roman *La cage de fer* est explicite : la cage c'est la maison bourgeoise, fermée sur sa richesse et ses secrets, et seule Eva, excipant de sa qualité de déléguée du maître et propriétaire, son beau-père, peut s'en échapper pour visiter les propriétés au flanc au Canigou. Et que le pays soit beau n'est pas forcément un avantage : « Les pays trop beaux ne sont pas faits pour la vie », peut-on lire dans *L'ensevelie*, p.94. Il faut aussi leur échapper pour vivre.

C'est ce que tentent de faire, et parfois réussissent, certains personnages, qui font de leur prison une liberté. La servante Irma, dans le huis-clos immense des hauteurs du Lozère, Eva dans *La cage de fer*, ou Suzanne à Fontfrège, transforment le territoire-prison en territoire-libération, par l'amour ou le travail. Liberté, l'Aigoual l'est pour les résistants ou la jeunesse étudiante de Montpellier, et la Camargue pour Eva Deshandrès et sa fille Amédée, en leur insufflant force et décision à chacune de leurs venues.

Car le territoire est aussi passage : au lieu clos de la cachette, au caractère figé et figeant de la prison, s'oppose le déplacement incessant d'un endroit à l'autre, sensible, de plus en plus sensible, dans les derniers romans, ceux de la saga. Parfois ce déplacement est nécessaire pour cacher un acte inavouable, comme l'avortement clandestin, ou pour traiter des affaires. Très souvent le passage favorise la prise de conscience, la confiance, la maturation. Amédée forge ainsi son destin de femme d'abord entre Montpellier, la Camargue, Arles et Montjavan, puis Paris et le vaste monde.

Le degré ultime de la liaison entre le territoire et le personnage est leur fusion. Celle-ci peut être source de vie, simple symbiose, comme le ressent Clarisse au Jardin des Plantes, ou Amédée enfant au bord de l'étang : « Tout vivait : le sable tiède, l'étang, l'oiseau, elle et son corps, chaud, élastique, pesant ! Ses mains sur son visage, elle les sentait, et elle sentait aussi tout ce sable imprégné de soleil. » (*Les sources vives*, p. 9) Parfois la fusion se fait image de la mort. À la fin de *Pays perdu*, la débâcle de fin d'hiver provoque une coulée de boue qui menace la ferme dont Énimie, la maîtresse, est morte dans des circonstances troubles.

« - Elle se venge, dit Hilaire.

Peut-être disait-il vrai. Pourquoi Énimie ne s'aiderait-elle pas de sa montagne ? Et pourquoi la montagne n'obéirait-elle pas à ses fureurs ? Elles avaient vécu, soudées l'une à l'autre. Durant tant de journées, assise au seuil de la maison, elle avait été le regard même de ces monts, de ces rochers, de ces combes. » (*Pays perdu*, p. 214)

Parfois enfin la fusion se fait force. La force d'Eva résulte de celle de la montagne, du Canigou, qui agit comme stimulation et purification. La circulation du sang se superpose à la circulation de l'eau, dans une abondance de mots marquant la renaissance.

« Elle était cette fois comme pleine de tous ces champs et de tous ces guérets, de ces bois, de ces cultures coulées partout où il y avait quelque faille, où courait un peu d'eau, où quelque douce pente s'offrait au soleil. Elle se sentait forte et rajeunie, purifiée de souvenir, dégagée de l'ombre du mort, guérie des empreintes tenaces. Elle redevenait libre, refermée sur elle-même, indépendante : un organisme clos au monde et qui se suffisait, une force presque virile. » (*La cage de fer*, p.76)

Le territoire construit donc le personnage, et par là-même, le roman. Car pour Jeanne Galzy l'essentiel du roman se niche dans l'exploration des âmes, des sensibilités, des passions.

4.2. Le territoire, les passions et le roman

Jeanne Galzy écrit des romans qui sont des histoires de passions. Et ces passions sont directement liées au territoire. La passion de la propriété est très présente dans plusieurs romans. À la fois amour du territoire et avarice, elle peut conduire au meurtre, comme dans *La cage de fer* ou *Pays perdu*. La haine, la jalousie d'Énimie dans *Pays perdu* vis-à-vis de la servante qui risque de lui prendre son mari sont indissociables de son attachement fusionnel à sa propriété.

Les passions amoureuses, masculines ou féminines, conduisent parfois à la mort, comme dans la tragédie classique, mais le drame naît du territoire : la fascination du résistant pour les mirages du marais l'enlève dans une obsession amoureuse qui le conduit au crime. Et la mort est au bout de l'amour entre un jeune maquisard et Angelina, sur fond de trahison sur la route de l'Aigoual.

Jeanne Galzy sait, et c'est rare, peindre une région, en faisant de ses caractères une force romanesque. Mais elle sait aussi entrer dans la complexité des âmes pour faire comprendre les détours, les hésitations, l'aspiration souvent contrariée à la liberté, le malaise né de la position du personnage dans son territoire ou son milieu familial et social. Un roman de Jeanne Galzy tisse une continuité entre territoire, personnage et passion.

Conclusion

Jeanne Galzy est-elle le Mauriac du sud ? La formule qui peut faire sourire au premier abord a été employée en 1982 par J. Angleviel. Mais pourquoi pas ? De nombreux traits rapprochent les deux auteurs, qui furent d'ailleurs contemporains : un territoire à identité forte, qui pousse les êtres à aller jusqu'au bout de leurs passions et de leurs rêves, des paysages sans concession ; la vie d'une société régionale évoquée avec précision, y compris dans ses rigidités, ses conventions, sa logique interne ; le rôle de la religion ; l'intrigue placée dans deux sociétés dominées par le souci de la propriété rurale (par exemple la vigne, les prés et le cheptel en Lozère, les bois et les terres au Canigou, chez J. Galzy, les pins ou la vigne chez F. Mauriac) ; enfin la finesse de la peinture psychologique, une phrase qui suit les sinuosités de l'âme.

Jeanne Galzy, Mauriac du sud, ou la passion au cœur de la région.

RÉFÉRENCES

- [1] Huard R. 2009. *Jeanne Galzy romancière, ou la surprise de vivre*. Uzès : Inclinaison.
- [2] Cholvy G. 2015. Frédéric Fabrège (1842-1915). De Montpellier à Maguelone. *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, 2015, p. 377- 395
- [3] Leenhardt A. 1984. *Vieux hôtels montpelliérains*. Réédition Paris-Genève, Champion – Slatkine. 1ère ed. Bellegarde, 1935.

- [4] Proust J. 1979. *Éloge de Jeanne Galzy*. Discours de réception. Académie des Sciences et Lettres de Montpellier. *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, t.X, p. 267-254.
- [5] Secondy L. 2015. Élèves et maîtres dans l'Hérault pendant la guerre de 1914-1918. *Études héraultaises*, n°45, 2015, p. 49-60.
- [6] Angleviel J. 1982. *Montpellier, du second Empire à la guerre de 1914-1918, d'après l'œuvre de Jeanne Galzy*. Mémoire de maîtrise, G. CHOLVY dir. Montpellier 3.
- [7] Lacave M., Pech R. 2016. « De l'espoir aux échecs ». Chapitre Montpellier, capitale viticole. Économie, société et devenir urbain. *Histoire de Montpellier*. Toulouse : Privat. P. 331-378.
- [8] Pech R. 2016. Montpellier et la révolte de 1907. Chapitre Montpellier, capitale viticole. Économie, société et devenir urbain. *Histoire de Montpellier*. Toulouse : Privat. 2016. P. 383 sq.
- [9] Thomas L.-J. 1935. "Montpellier en 1852", *Monspeliensia*, 1935. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65641242/f81.image>
- [10] Nouvel-Kirschleger M. 2016. *Montpellier, Cité des belles dames*. Toulouse : Privat.
- [11] Poujol R. (1951). *Aigoual 44*. Ganges.
- [12] Maingueneau D. (1996). *Les termes-clés de l'analyse du discours*. Paris : Seuil.
- [13] Maingueneau D. 2009. Auteur et image d'auteur en analyse du discours. *Argumentation et analyse du discours*. Revue en ligne, vol.3, 2012. Ethos discursif et image d'auteur.
- [14] Dumont P. 2015. *Entre femmes*. Paris : L'Harmattan.
- [15] Sallenave D. 1991. *Le don des morts*. Paris : Gallimard.
- [16] Palouzié H. et al. 2015. *Le château d'Espeyran. Maison des illustres*. Monuments et objets. DRAC Languedoc-Roussillon.
- [17] Pellegrin V. 2009. *Montpellier la protestante*. Sète : Nouvelles Presses du Languedoc.
- [18] Leenhardt C. *Fontfrède, Fontfroide. Quelques notes tirées de ses archives 1185-1910*. Cahors, 1911. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54548982>
- [19] Leenhardt A. 1985. *Quelques belles résidences des environs de Montpellier*. Réédition Paris-Genève, Champion – Slatkine. 1ère ed. Montpellier, 1931-1932.

ANNEXE 1. REPÈRES BIOGRAPHIQUES

1883. Naissance à Montpellier

Études au Lycée Clémenceau puis à l'université

1905-1907 : Classe préparatoire au lycée Fénelon, Paris

1907-1909 : École Normale Supérieure Sèvres

1911 : Agrégation de lettres classiques

1912 : Premier roman, première pièce de théâtre

1915-1917 : Professeur au lycée de garçons à Montpellier
 1917-1920: Mal de Pott, soins à Palavas puis à Berck.
 1920-1924. Professeur à Amiens
 1923 : Prix Femina pour *Les Allongés*
 1924-1943 : Professeur à Paris
 1943: Retraite, retour à Montpellier
 1945 : Membre du jury Femina (jusqu'à sa mort)
 1950-1965 : Pièces pour la radio
 1970 : Admission à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier
 1976: Dernier roman paru
 1977 : Décès à Montpellier. Inhumation au cimetière protestant.

ANNEXE 2. ŒUVRE ROMANESQUE DE JEANNE GALZY

1912. *L'ensevelie*. Paris : Calmann-Lévy
 1919. *La femme chez les garçons*. Paris : Payot.
 1923. *Les allongés*. Paris : Rieder.
 1925. *La Grand'Rue*. Paris : Rieder.
 1926. *Le retour dans la vie*. Paris : Rieder.
 1929. *L'initiatrice aux mains vides*. Paris : Rieder.
 1931. *Les démons de la solitude*. Paris : Rieder.
 1934. *Jeunes filles en serre chaude*. Paris : Gallimard.
 1935. *Le village rêve*. Paris : Gallimard.
 1941. *Les oiseaux des îles*. Paris : Gallimard.
 1943. *Pays perdu*. Paris : Gallimard.
 1946. *La cage de fer*. Paris : Gallimard.
 1950. *La femme étrangère* (nouvelles). Paris : Gallimard.
 1952. *La jeunesse déchirée*. Paris : Gallimard.
 1953. *L'image*. Paris : Gallimard.
 1956. *Le parfum de l'aillet*. Paris : Gallimard.
 1958. *Celle qui vint d'ailleurs*. Paris : Gallimard.
 1961. *La fille*. Paris : Gallimard.
 1969. *La surprise de vivre*. Paris : Gallimard.
 1971. *Les sources vives*. Paris : Gallimard.
 1974. *La cavalière*. Paris : Gallimard.
 1976. *Le rossignol aveugle*. Paris : Gallimard.